

# Gênes,

*au-delà des clameurs*







*Photographies*

Marc Monticelli ▲ ▼ ▼ ▼ ▼

*Textes*

- ▼ Daniel Biga, *Nantes*
- ▼ Alain Freixe, *Nice*
- ▼ Laura Pariani, *Orta San Giulio*
- ▼ Katy Rémy, *Nice*

# Des goûts, dégoûts

par Daniel Biga

*Des goûts et dégoûts jamais n'aboliront le baz'art.*

(Mal Armé)

Actualités du jour et de naguère: guerre, pétaudière, camassière... et paroles des grands petits hommes à merditer attendu que:

*De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, le plus sot animal à mon avis, c'est l'homme (Nicolas Boileau 1636-1711);*

et puisque **Le goût** est le bon sens du génie (François-René de Châteaubriand 1768-1848). Mais avons-nous le goût du bonheur?

*Horace contente l'esprit mais il ne rend pas le goût heureux. Virgile satisfait autant le goût que la réflexion. Le souvenir de ses vers est aussi délicieux que leur lecture.*

*(Joseph Joubert 1754-1824).*

Et qu'en dit Virgile? *La lionne farouche cherche le loup, le loup lui-même la chèvre, la chèvre folâtre cherche le cytise en fleurs; tôt Alexis, c'est Corydon; chacun est attiré par son plaisir. (Virgile 70-19 av. J C).*

Qu'en est-il de la bonne baise, de la bonne bouffe? *Le vin rouge français a toujours en Angleterre un goût d'encre; en France il a un goût de soleil. (George Moore 1852-1933).*

Des goûts et des gouleurs:

*Nous étions quinze sur le coffre à l'homme mort*

*Yo-ho-ho! et une bouteille de rhum!*

*La boisson et le diable ont emporté les autres,*

*Yo-ho-ho! et une bouteille de rhum!*

*(Robert-Louis Stevenson 1850-1894).*

Chacun, où il le trouve, son plaisir prend.

*Et in Arcadia ego! (dixit Poussin).*

Et les pauvres peuples, the poor people?

Bien sûr: *Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. (La Rochefoucauld).*

Éduquons le peuple car *Le paresseux ressemble à une bouse de vache: quiconque la ramasse secoue la main (La Bible).* Donnons-lui une

solide morale. *Pour que la religion soit appréciée de la masse, il faut nécessairement*

*qu'elle garde quelque chose du haut goût de la superstition: les Saints sculptés ont eu beaucoup*

*plus d'influence dans le monde que les Saints vivants. (G.-C. Lichtenberg 1742-1799).*

Ah! libérez ces seins sains, sacrés seins, satanés saints qu'on ne saurait cacher! Très

ceinte trinité: père, mère, fils; trop sainte trinité: travail, famine, patrie...

À ce propos *Le patriotisme c'est l'esclavage (Léon Tolstoï 1828-1910).* En outre *J'ai observé*

*que le métier le plus naturel à l'homme est*

celui de soldat; c'est celui auquel il est porté le plus facilement par ses instincts et ses **goûts**, qui ne sont pas tous bons. (Anatole France 1844-1924). Vive le France! Approuvé, mon colon! Vive l'Arrêt Public! *Cette république (qui est dès aujourd'hui tellement boîteuse et estropiée, tellement pleine de plaies et d'ulcères, tellement pénible pour le regard et désespérante pour l'esprit que ses meilleurs amis se détournent avec **dégoût** de cette créature répugnante.* (Charles Dickens 1812-1870). La gueguerre de naguère c'était du niam-niam. *La guerre Totale est la Société moderne elle-même à son plus haut degré d'efficience.* (Georges Bernanos 1888-1948). Dos à dos duo *fulmina belli* Bomb W. Buisson et Sultan Ben Satan! *Ave, Caesar, morituri te salutant!* Plus intégriste que moi tu meurs: *Dieu, le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face (divers auteurs dont Antoine de la Rochefoucauld 1613-1680).* Tuez-les tous: Dieu reconnaîtra les siens. D'ailleurs *Au bout de trois jours, l'hôte et le poisson puent.* (Miguel Cervantès 1547-1616). La vache! mon cochon!

Aimez-vous les uns sur les autres!  
*En amour il n'y a ni crimes ni délits. Il y a des fautes de **goût*** (Paul Géraldy 1885-1983).  
Et en guerre?

*Il pleut il pleut bergère...* (Fabre d'Églantine né en 1750 — raccourci en 1794). ■

## L'espoir, l'illusion?

“*L'espoir fait vivre*” Si tout au contraire il faisait (aussi) mourir: c'est à dire nous dé-portait (pis encore aujourd'hui nous télé-portait) hors du présent, ici et maintenant, notre seule certitude?

S'il nous éloignait de nous-même...

L'espoir? il n'y a pas lieu d'espérer un à-venir meilleur; les lendemains radieux, les avènements “inespérés” (sic!) nous n'y croyons plus: le cours d'une seule vie humaine, la nôtre, enrichie des expériences de l'histoire nous libère des croyances, plus fausses les unes que les autres. Eh, oui, l'espoir est une illusion. Qui s'oppose à la réalité nôtre. Bon nombre de philosophes de l'Antique, d'Épicure à Épicète, d'Empédocle à Euripide (et sans tourner plus loin les pages du dictionnaire!) et la philosophie bouddhiste nous l'ont répété; jusqu'à quelques rares philosophes contemporains qui comme Clément Rosset continuent de nous le dire - éventuellement nous le prouveraient mais la seule preuve qui compte c'est notre propre examen de la situation.

À ce titre, des “sages” (étymologie de “philosophe”!) non - “philosophes” (j'emploie maintenant ce nom dans le sens moderne détourné car ces “penseurs-expérimentateurs”

ne sont évidemment pas reconnus comme étant “des siens” par une intelligentsia ambivalente dans sa prétention égoïste et son avidité), je ne nommerai qu’un des plus e x e m p l a i r e s , Krishnamurti, qui sans cesse nous ramène à nous-mêmes, à l’examen de ce que nous sommes, à l’observation de ce qui est.



Pas d’espoir alors? Non dans le sens où c’est ce qui maintient depuis toujours tant de peuples enfantins,

tant de gens naïfs dans la dépendance des puissants de ce monde (jusque dans la croyance d’un autre monde où les vertueux, c’est à dire les obéissants, les serviles vassaux seraient récompensés!), ces puissants sur la terre dont nous savons de source contrôlée -c’est à dire l’analyse de leurs double-discours et la contradiction avec leurs actes; et l’examen seul de leurs comportements et de leurs motivations devraient suffire à nous faire

comprendre qu’ils sont fous, cliniquement parlant; donc d’une extrême dangerosité. Ce ne sont pas les événements actuels (j’écris ce texte début avril 2003) qui me démentiront.

Par contre, peut-être (la question mérite d’être avec soin examinée) est-il utile d’entretenir, dans un coin fertile de sa tête un idéal ou utopie. Sachant surtout que jamais on ne parvient à son idéal -mais on le vise, on le cherche, on le travaille, l’infléchit, etc-; comme jamais on n’atteint le rivage de l’utopie, jamais on ne prend pied en Arkadia, mais l’esquisser en esprit participe de la connaissance de soi.

Sans soucis dorénavant puisqu’on sait qu’on ne touchera l’impossible (bien heureusement!), quitte de “fin justifiant les moyens” (que d’atrocités commises sous l’application de ce dogme!), on se trouve libre face au projet qui ne prend forme que dans l’idée. Alors on n’a aucun compte à rendre à quelque idéologie ou religion et parti ou église que ce soit. Et à défaut d’éliminer l’écart, déjà dans un premier acte on le réduit entre soi et l’autre, entre l’intérieur et l’extérieur.

*Se simplifier les choses est une merveilleuse recette (Lu Yu 1125-1210).*



## L'après guerre - l'avant guerre

Je dis que c'est regrettable que des artistes -à l'œuvre respectable-, des cinéastes, des écrivains, des poètes, des philosophes authentiques ou prétendus, discourent comme des politicards et des politiciens, des hommes d'affaires à tout prix, des industriels milliardaires, de notoires fabricants d'armes, des économistes radicaux, des financiers à fond la caisse, des idéologues moins ou plus fanatiques, des ministres et hauts fonctionnaires, des généraux chefs d'armée et d'état-major, tous, revendiqués ou inavoués, personnes du pouvoir et de l'égoïsme.

Je dis que c'est regrettable - et même lamentable je dis - que des hommes de l'art, de l'imaginaire, du rêve, de la contemplation, de la création, du sens, de la vie, prennent le parti de ceux-là, deviennent les collabos, les domestiques ou les chiens à colliers de ceux-là, ces personnes qui avec leurs intérêts de dynastie ou de nouveaux riches, leur hypocrite dissimulation, leur outreucidante vanité, leur plan de puissance accroissent sans répit la pollution de la terre, de l'air, de l'eau, du feu comme la pollution des perceptions, des pensées, des sentiments, la décrépitude des êtres, leur dépendance, leur conformité, leur servitude...

Ce n'est pas là le rôle de l'artiste, faut-il le

rappeler? Ce n'est pas là le rôle du créateur, du penseur, de l'être qui contemple le monde, de l'humain qui sympathise avec l'ensemble du vivant, avec l'éveillé. Ça s'oublie? alors redisons-le!

Quelle que soit votre opinion -vous êtes, sûr, autorisé à en avoir! -ou votre conviction partielle et partielle, votre engagement dans une organisation devrait rester secondaire. Henri David Thoreau, bon américain s'il en fût, exigeait déjà il y a cent cinquante ans le droit à "la désobéissance civile". Votre rôle primordial c'est d'évoquer la souffrance des uns et des autres, l'amour et la haine, l'intelligence et la bêtise humaine, la vie avec la mort, Éros et Thanatos et la Mimésis si vous préférez, ou Shiva et Shakti (peut-être!) et bien d'autres dans l'éternelle réincarnation des mythes et des archétypes.; il s'agit de reconnaître unique chacun des millions d'anonymes soulevés dans la tourmente collective, et toujours et encore de ne pas rajouter -la moindre pesanteur- à l'énorme sentiment d'injustice qui dévore l'humain. Votre rôle est de compassion -sinon de compréhension- à l'égard de chacun.

Aucun triomphalisme n'est fondé: les guerres sont permanentes, jamais terminées, toujours commencées... Jamais gagnées ni justes! Jamais! Affirmatif, mon colon! Encore

moins préventives! Laissez ces lâches duplicités à ceux qui y ont lâche profit, et leurs crédulités bornées aux légions aveugles -celles-là plaignez-les, les avaleuses de couleuvres (en vous en méfiant cependant; à ce propos consultons, par exemple, “le Discours de la servitude volontaire” de La Boétie, l’ami modèle de Montaigne).

Il n’y a que ce qui est. Où tous participent de l’injustice. Car emportés dans la tempête commune bien peu ont la lucidité pour tenter d’y échapper. Et la lumière, même chez les meilleurs, ne brille pas vingt quatre heures durant.

**Il n’y a que ce qui est.** Le simple reste le plus difficile des choix! A vrai dire il n’y a pas d’autre choix. L’engagement dans un clan nous enferme dans la dualité. Soit la guerre. Il n’y a pas d’autre choix que l’engagement dans **l’unique.**

Retour ▲

7



## Bibliographie

éclectique (ô combien!) et pourtant sélective de quelques œuvres du 20<sup>ème</sup> siècle pouvant contribuer à la prise de conscience individuelle:

### Solitude de la pitié

Jean Giono (*Folio*)

### L’enfant brûlé

Stig Dagerman (*Gallimard*)

### Le sergent dans la neige

Mario Rigoni Stern (*10/18*)

### Mendiants et orgueilleux

Jean Giono (*Folio*)

### Yellow Dog Blues

Georges Alexandre (*Revue Dire, Identités, Chorus*)

### Jonas

Jean-Paul de Dadelsen (*Gallimard*)

### Au mouton pourrissant dans les ruines d’Oppède

Henri Simon Faure (*éd. du Lérot*)

### Portrait de l’enfant

Louis Calaferte (*Denoël*)

### Lourde, lente

André Hardellet (*Folio*)

### La flamme de l’attention

Krishnamurti (*Points Sagesses*)

### L’horreur économique

Viviane Forrester (*Folio*)

### Les Saigneurs de la guerre

Jean Bacon (*Phébus*)

... j’en omets tant et tant, des meilleurs même peut-être, des moins bons aussi, très-très estimables encore pourtant. Bonnes lectures! Sublimes méditations!

Daniel Biga



Retour ▲

8

*Durant tout l'après-midi, j'ai suivi le cortège des "invisibles", ainsi que des petits groupes et sous nos yeux : blindés qui foncent dans la foule. Balai des ambulances. Des jeunes par dizaine la tête en sang. Je ne sais plus du tout quoi penser ni quoi faire. (...) Il y a une multitude de gens. Tous différents. Chacun vient avec son cœur, sa colère, ses espoirs. C'est cela que je veux voir. Je recommence à prendre des photos. Mais que des individus...*

**Marc Monticelli**

# Leonora, che ha visto Genova

par Laura Pariani

*Con quella faccia un po' così,  
quell'espressione un po' così,  
che abbiamo noi che abbiamo visto Genova...*

Paolo Conte

Quel mattino la vecchia Leonora osservava le nipoti con un po' di trepidazione, dato che tutte e due le avevano appena confermato l'intenzione di aggregarsi alla manifestazione del Social Forum. In effetti la partecipazione di Luciana al corteo era stata in forse fino alla sera prima, ma poi Marisa, con l'irruenza dei suoi diciannove anni, l'aveva spuntata sull'indecisione della madre... Claro che Luciana aveva la testa sulle spalle, continuava a ripetersi zia Leonora, ma il televisore, perennemente acceso in quelle ore, trasmetteva lugubri immagini di una città che pareva in stato d'assedio: il centro chiuso con ogni sorta di sbarramento, le caserme in allerta; "per i possibili vandalismi dei black bloc", avvertiva la voce del commentatore, aggiungendo minacciosamente; "Si temono scontri di piazza".

"Siete proprio sicure, ragazze, di voler andarci?", chiese; chiamava "ragazza" anche Luciana, nonostante avesse quasi cinquant'anni.

# Leonora, qui a vu Gênes

Traduction Raphaël Monticelli

*Avec ce visage un peu comme ça  
cette expression un peu comme ça  
que nous avons, nous qui avons vu Gênes...*

Ce matin-là, la vieille Leonora, un peu anxieuse, observait ses nièces: elles venaient, toutes deux, de lui confirmer qu'elles avaient bien l'intention de se rendre à la manifestation du Forum Social. En fait, la participation de Luciana au défilé était restée incertaine jusqu'à la veille au soir, mais, Marisa, avec l'impétuosité de ses dix-neuf ans, était venue ensuite à bout de l'indécision de sa mère... Il est clair que Luciana a bien la tête sur les épaules, se répétait continûment tante Leonora, mais la télé, sans cesse allumée, dans cette période, diffusait de tristes images d'une ville qu'on aurait dit en état de siège: le centre était fermé par toutes sortes de barrages, les casernes étaient en alerte; "en raison des risques de vandalisme par les black bloc" disait en guise d'avertissement la voix du commentateur. Et il ajoutait, menaçant: "On craint des combats de rue". "Vous êtes vraiment certaines, les filles, de vouloir y aller?" demanda-t-elle; elle disait "fille" y compris pour Luciana, même si elle avait près de cinquante ans.

“Sicurissime” rispose la donna ridendo, “assolutamente seguras, tia Leonora”.

La vecchia abbozzò un sorriso, ben sapendo che, quando le nipoti volevano prenderla in giro, scimmiettavano il suo castellano; e scrollò le spalle.

Anche l'altra vecchia di casa, la tata Marietta, non era contenta della decisione: ripiegava i panni stesi sul terrazzo e scuoteva la testa con disapprovazione. “Non dovrebbero uscire: la televisione ha detto che è pericoloso” brontolò, “Glielo dica lei, signora Leonora..” “Hai sentito quello che hanno deciso, tata” rispose Leonora, “Sono grandi abbastanza per sapere quel che fanno. E poi, in fondo, penso che ci siano buoni motivi per scendere in piazza oggi... Non credi anche tu?”

“Non so, signora Leonora... Forse questa era l'idea dei nostri vecchi: che non ci si deve mettere apposta nei pericoli. So mica se avessero ragione, ma l'aria che tira oggi, là fuori, fa paura...”, la voce della vecchia tata Marietta era un borbottio sconsolato.

Intanto Marisa si era già messa le zainetto sulle spalle. Vedendo la madre che si infilava le solite scarpe, fece una smorfia: “E' meglio che ti metta quelle da ginnastica, mà.”

“Perché?” chiese Luciana.

“Perché quando si va a una manifestazione, non si sa mai come va a finire. Può darsi che ci si debba mettere a correre...”

Zia Leonora sorrise: Si vedeva che Marisa

“Parfaitement certaines” répondit la femme en riant, “absolutamente seguras, tia Leonora.”

La vieille esquissa un sourire: elle savait bien que, quand ses nièces voulaient se moquer d'elle, elles imitaient son parler castillan; elle haussa les épaules.

Marietta, l'autre vieille femme de la maison, n'était pas non plus satisfaite de la décision: elle pliait le linge étendu sur la terrasse, et secouait la tête en signe de désapprobation.

“Elles ne devraient pas sortir: la télé a dit que c'est dangereux” grommela-t-elle, “dites-le leur, vous, madame Leonora...”

“Tu as entendu ce qu'elles ont décidé, tati” répondit Leonora, “elles sont assez grandes pour savoir ce qu'elles font. Et puis, au fond, je pense qu'il y a de bonnes raisons pour descendre dans la rue aujourd'hui... Tu ne crois pas?”

“Je ne sais pas, madame Leonora... C'était peut-être ça l'idée de nos anciens: il ne faut pas faire exprès de se mettre en danger. Je sais pas s'ils avaient raison, mais ce qui se passe, là-dehors, aujourd'hui, ça fait peur...”, la voix de la vieille tati Marietta tenait du grognement affligé.

Pendant ce temps, Marisa avait déjà enfilé son petit sac à dos. En voyant sa mère mettre ses souliers habituels, elle fit la moue: “Vaudrait mieux que tu mettes tes chaussures de sport, 'man.”

“Et pourquoi?”, demanda Luciana.

trovava divertente dare quel tipo di istruzioni a sua madre che non aveva molte esperienze di cortei. Una prof di matematica mite e un po' svagata, questa era Luciana; una che mai si era interessata attivamente di politica. Comunque la figlia era riuscita a convincerla che quel giorno era importante manifestare: "Per far sapere ai potenti che siamo in tanti a voler prenderci cura di questo pianeta." "Scarpe da ginnastica per correre?" domandò Luciana incredula, "Davvero pensi che ci sarà pericolo? Ma se li ho visti io i ragazzi che arrivavano a Brignole ieri, con le facce dipinte di fiori, con gli striscioni colorati... Sarà una manifestazione pacifica, l'hanno assicurato tutti". Tentennò, per un momento sembrò quasi pentita di aver detto di sì a sua figlia, "Forse è meglio aspettare, vedere come si evolve la situazione... Magari potrei chiamare qualche mia collega che abita in centro per sapere qualcosa di più" disse. Marisa fece spallucce: "Fai pure, mà, però è meglio che usi il cellulare: magari il telefono di casa è sotto controllo". Luciana le ribatté che era paranoica. "Bisogna sempre aspettarsi il peggio, mà. Anzi, già che cambi le scarpe, prendi anche dei grossi fazzoletti. Se buttano dei lacrimogeni, ci serviranno" rispose Marisa. Poi, visto che zia Leonora era stata a ascoltare la conversazione con aria preoccupata, cercò di sdrammatizzare buttandola sul ridere:

"Parce que quand on part en manifestation, on ne sait jamais comment ça tourne. Faudra peut-être courir..."

Tante Leonora sourit: Marisa, c'était clair, s'amusait à donner des conseils de ce genre à sa mère qui n'avait pas beaucoup d'expérience des défilés. Luciana, c'était une prof de math, modeste et un peu distraite; elle ne s'était jamais intéressée activement à la politique. Quoi qu'il en soit, sa fille avait réussi à la convaincre que, ce jour-là, il était important de manifester: "Pour faire savoir aux puissants que nous sommes nombreux à vouloir nous occuper de ce monde."

"Des chaussures de sport pour courir?" demanda Luciana incrédule, "Tu penses vraiment qu'il y aura du danger? Mais, enfin, je le les ai vus, moi, tous ces jeunes qui sont arrivés à Brignole hier, avec des dessins de fleurs sur la figure, bariolés de couleurs... Ce sera une manifestation pacifique, tout le monde le dit." Elle hésita; pendant un instant elle sembla presque regretter d'avoir accepté la proposition de sa fille, "Il vaudrait peut-être mieux attendre; voir comment tournent les choses... Je ferais peut-être mieux de passer un coup de fil à une collègue qui habite en centre ville pour en savoir un peu plus" dit-elle.

Marisa haussa les épaules: "Fais comme tu veux, mais prends plutôt le portable: on est peut-être sur écoute."

“Dico così per dire, zia... Sta' tranquilla, non ci succederà niente... Sarà una manifestazione pacifica”, e si mise a cantare quei versi di Paolo Conte che alla vecchia Leonora piacevano tanto:

*“che ben sicuri mai non siamo  
che quel posto dove andiamo  
non ci inghiotta e non torniamo più”...*

Un bacio e già le due nipoti erano alla porta. Leonora si sedette in poltrona davanti alla televisione, pensando alle nipoti. Dov'erano adesso? Sarebbe andato tutto bene?... Perché, insieme alla tata Marietta, Marisa e Luciana erano tutta la sua famiglia.

In verità Leonora non aveva con loro degli stretti legami di sangue. Apparteneva a un ramo della famiglia che aveva lasciato la Liguria per stabilirsi a Mendoza negli anni Dieci, mettendosi nel commercio di vini e liquori; e Leonora, cresciuta in un ambiente bigotto e reazionario -sua madre aveva infatti sposato un ufficiale argentino- era stata in gioventù una ragazza costumata, tutta casa e chiesa. Se non avesse incontrato Mario Costa -questo lo ripeteva spesso a Luciana e a Marisa- avrebbe avuto il temperamento di una moglie cattolica e docile, tutt'al più col pallino del pianoforte, al cui studio si era dedicata con passione fin da bambina. Ma il matrimonio con quel giovane professore di diritto, osteggiato da tutta la famiglia a causa delle idee socialiste dello

Luciana lui rétorqua qu'elle était parano.

“Il faut toujours s'attendre au pire, 'man. Tiens! Puisque tu changes de chaussures, prends aussi de grands mouchoirs. S'ils balancent des lacrymogènes, ça nous sera utile.” répondit Marisa. Puis, comme tante Leonora avait écouté la conversation avec un air inquiet, elle voulut dédramatiser la situation en riant: “C'est façon de parler, tata... Ne t'inquiète pas, il n'arrivera rien... Ce sera une manifestation pacifique”, et elle se mit à chanter ces vers de Paolo Conte qui plaisaient tant à la vieille Leonora:

*“che ben sicuri mai non siamo  
che quel posto dove andiamo  
non c'inghiotta e non torniamo più”... (1)*

Une bise et déjà, les deux nièces étaient sorties.

Leonora s'assit dans son fauteuil devant la télé en pensant à ses nièces. Où étaient-elles maintenant? Est-ce que tout s'était bien passé?... Parce que, avec tati Marietta, Marisa et Luciana étaient toute sa famille.

En fait, les liens de sang n'étaient pas très étroits entre Leonora et ses nièces. Elle appartenait à une branche de la famille qui avait quitté la Ligurie pour s'installer à Mendoza, vers 1910, et ouvrir un commerce de vins et alcools; et Leonora, qui avait grandi dans un environnement bigot et réactionnaire -sa mère s'était mariée avec un officier argentin- avait été dans sa jeunesse

(1) *Nous ne serons jamais bien assurés  
que cet endroit où nous voulons aller  
ne nous engloutisse sans espoir de retour...*

sposo, l'aveva profondamente cambiata e convinta a una partecipazione alla vita sociale e politica negli anni Cinquanta e Sessanta. In seguito, rimasta vedeva all'inizio della dittatura della Giunta militare di Videla, con un figlio montonero ricercato dalla polizia, aveva nuovamente dovuto cominciare tutto da capo... Anni terribili in cui Leonora era stata costretta a abbandonare i concerti per imparare a bruciare di nascosto documenti e giornali compromettenti, a trasmettere messaggi in codice, a aiutare chi era in pericolo. Anni da incubo; però soltanto dopo il sequestro del suo Ugo si era decisa a espatriare, approdando a Genova da lontanissimi cugini. Fu per lei estremamente difficile, all'inizio: lo strazio della perdita del figlio e degli amici, lo spaesamento di una città e di una casa estranea, la vergogna di ritrovarsi senza un soldo a dipendere da sconosciuti parenti la prostrava. Rimpiangeva "la sua Argentina"... I nuovi conoscenti continuamente le ripetevano che doveva ringraziare il cielo di essere scampata alla violenza, agli arresti arbitrari, alla dittatura; ma Leonora si chiudeva nei ricordi, nei pianti improvvisi.

C'erano voluti. anni per abituarsi a Genova e all'Italia; si era rifatta col tempo una cerchia di amici e, alla morte dei cugini. era rimasta a vivere con la loro figlia Luciana che proprio in quell'epoca si era separata dal marito;

une jeune fille bien élevée, toute famille et religion. Si elle n'avait pas rencontré Mario Costa - elle le disait souvent à Luciana et à Marisa - elle aurait eu le profil de l'épouse catholique et soumise, à la rigueur avec une marotte pour le piano, qu'elle avait travaillé avec passion depuis l'enfance. Mais son mariage avec ce jeune professeur de droit, refusé par toute la famille à cause des idées socialistes de son époux, l'avait profondément transformée et l'avait convaincue de participer à la vie sociale et politique dans les années cinquante et soixante. Par la suite, devenue veuve au début de la dictature de la Junte Militaire de Videla, alors que son fils, Montonero, était recherché par la police, elle avait dû tout reprendre à zéro... Années terribles pendant lesquelles Leonora avait été contrainte de laisser tomber les concerts pour apprendre à brûler, en cachette, les documents et les journaux compromettants, à transmettre des messages codés, à aider ceux qui étaient en danger. Années de cauchemar; pourtant ce n'est qu'après la séquestration de Ugo qu'elle s'était décidée à s'expatrier, arrivant à Gênes, chez de très lointains cousins. Au début ce fut très difficile pour elle: elle était écrasée par le déchirement que lui causait la perte de son fils et des ses amis, par le dépaysement dans une ville et une famille qui lui étaient étrangères, par la honte de se retrouver sans le sou et de

una soluzione che si era in fondo rivelata felice: Leonora portava i suoi ottant'anni di acciacchi e nostalgia con la baldanza di una vecchia "zia", e le "nipoti" le volevano bene. A questo ripensava la vecchia Leonora quel giorno, mentre Luciana e Marisa erano al corteo. La tivù stava mostrando immagini di terribile tensione. Purché non succedesse niente di grave... Con un brivido le tornarono in mente le parole della canzone:

*"che ben sicuri mai non siamo  
che quei posto dove andiamo  
non ci inghiotta e non torniamo più"...*

Ma no, parole tanto per dire. Non da crederci veramente.

La tata Marietta intanto preparava l'asse da stiro per passare i panni col ferro caldo, senza il minimo sospetto del fermento mentale che agitava la signora Leonora. La quale aveva seguito a passare dalla poltrona alla terrazza per allungare il collo a vedere se il corteo fosse in vista; finché alla fine, incapace di dominare a lungo la propria agitazione, di punto in bianco cercò il numero del cellulare di Luciana e la chiamò.

"C'è davvero tantissima gente qui" la rassicurò la nipote, "Tanti gruppi, che formano un enorme serpente. Quando ci si volta indietro, è impressionante: è un fiume, zia, un formicaio che nasce chissà dove. Ma lo schieramento dei poliziotti bardati di bastoni e caschi alla Robocop fa davvero paura..." la

dépendre de parents inconnus. Elle regrettait "son Argentine"... Ses nouvelles connaissances avaient beau lui répéter sans arrêt qu'elle devait remercier le ciel de s'être sauvée de la violence, des arrestations arbitraires, de la dictature, Leonora s'enfermait dans ses souvenirs, dans des larmes soudaines.

Il lui avait fallu des années pour s'habituer à Gênes et à l'Italie; avec le temps, elle avait reconstitué un cercle d'amis et, à la mort de ses cousins, elle était restée vivre avec leur fille Luciana qui venait juste, à l'époque, de se séparer de son mari; finalement ç'avait été une heureuse solution: Leonora portait ses quatre-vingts ans de meurtrissures et de nostalgies avec le cran d'une vieille "tata", et ses "nièces" l'aimaient.

Voilà les pensées que retournait ce jour-là la vieille Leonora, pendant que Luciana et Marisa étaient au défilé. La TV montraient des images de tension terrible. Pourvu que rien de grave n'arrive... Dans un frisson revinrent à sa mémoire les mots de la chanson :

*"che ben sicuri mai non siamo  
che quel posto dove andiamo  
non c'inghiotta e non torniamo più"...*

Mais non... C'était façon de parler. Pas vraiment pour y croire.

Tati Marietta, pendant ce temps, préparait la planche à repasser, le fer et le linge. Elle ne soupçonnait pas le moins du monde la tempête intérieure qui agitait madame Leonora

voce di Luciana era lontana, andava e veniva nella confusione del corteo, poi si perse del tutto e non ci fu verso di ripristinare la comunicazione .

Leonora dovette rassegnarsi a seguire la manifestazione dalle notizie della radio e della televisione. Fu da un telegiornale in edizione straordinaria che apprese di Carlo Giuliani che si stava dissanguando in piazza Alimonda; col caos che ne era seguito: le bottiglie incendiarie, il fumo dei lacrimogeni che invadeva le strade, il calore infernale, le facce dei manifestanti pestati, gli spari, le grida di aiuto, le sirene della polizia e delle ambulanze, l'arsura della gola che si leggeva sui visi della folla. La vecchia restò incollata allo schermo per ore: le sembrava di rivivere giorni di trent'anni prima, a Buenos Aires, con un sovrappiù di incubo. Alla televisione qualcuno continuava a tentare spiegazioni confuse: paroloni come "scelte di vita, sponde opposte, estremismi"... Leonora crollava la testa, aveva soltanto stampate nella mente le immagini: i visi stravolti dei feriti, la devastazione dei locali della scuola Diaz; e poi le notizie degli arresti, le persone scomparse nelle caserme"... *che ben sicuri mai' non siamo / che quel posto dove andiamo / non ci inghiotta e non torniamo più* "... In una Genova rossa di sangue.

Come se la stregassero le immagini violente che continuavano a essere trasmesse.

qui était passée du fauteuil à la terrasse et tendait le cou dans l'espoir d'apercevoir le défilé; si bien que, pour finir, incapable de maîtriser plus longtemps son agitation, de but en blanc, elle chercha le numéro du portable de Luciana et elle l'appela.

"Il y a vraiment beaucoup de gens, ici" la rassura sa nièce, "Beaucoup de groupes qui forment un énorme serpent. Quand on se tourne, c'est vraiment impressionnant: c'est un fleuve, tata, une fourmilière qui naît on ne sait d'où. Mais ce qui fait vraiment peur, c'est le déploiement des policiers bardés de bâtons et de casques comme des Robocop..." La voix de Luciana était lointaine, elle allait et venait dans le brouhaha du défilé, puis elle se perdit complètement, et il n'y eut plus moyen de rétablir la communication.

Leonora dut se résigner à suivre la manifestation par les nouvelles de la radio et de la télévision. C'est par une édition spéciale du journal télévisé qu'elle apprit que, place Alimonda, Carlo Giuliani était en train de se vider de son sang; et le chaos qui s'en était suivi: les cocktails molotov, la fumée des grenades lacrymogènes qui envahissait les rues, la chaleur infernale, les visages des manifestants piétinés, les coups de feu, les appels au secours, les sirènes de la police ou des ambulances, l'assèchement de la gorge qu'on pouvait lire sur les visages de la foule. La vieille demeura collée à l'écran pendant

Sempre le stesse. Le riportarono alla mente gli arresti arbitrari in Argentina, la paura per i desaparecidos, la spietatezza dei poliziotti in borghese, i Ford Falcon che giravano Buenos Aires senza targa per rendere impossibile l'identificazione, il garage Olimpo... Perché ora la stessa cosa succedeva in Italia? Guardava a bocca aperta i militari che pestavano. Ascoltava dai cronisti il gioco dello scaricabarile: il proiettile deviato dall'estintore; no, da un sasso; no, da una mano invisibile. Vide l'agguato, la devastazione, il massacro di ragazzi con zainetto e sacco a pelo. E ebbe l'impressione che il passato tornasse: l'angoscia dei soprusi che lei aveva creduto finita per sempre era ancora lì...

La vecchia Marietta cercò di allontanarla dal televisore, "Dovrebbe venire a mangiare qualcosa" disse.

Il ronzo delle chiacchiere della tata, che trafficava in cucina preparando la cena come se fosse stata una sera come tutte le altre, ricordò chissà come a Leonora il rumore che faceva la forchetta quando, anni prima, lei stessa spappolava il pane nel latte per la pappa del suo Ugo; in una scodellina bianca coi bordi azzurri.

"E' rimasta per tutto il tempo incollata alla televisione" piagnucolò la Marietta davanti a Luciana e Marisa che rientrarono tardi,

des heures: il lui semblait revivre les journées de trente ans en arrière, à Buenos Aires, avec un surplus de cauchemar. A la télé, on continuait à tenter de confuses explications: de grands mots comme "choix de vie, rives opposées, extrémismes"... Leonora hochait la tête; elle n'avait, imprimées dans sa mémoire, que des images: les visages bouleversés des blessés, les locaux de l'école Diaz dévastés; puis les nouvelles des arrestations, les personnes disparues dans les casernes, "... *che ben sicuri noi non siamo/ che quel posto dove andiamo/ non ci inghiotta e non torniamo più* "... Dans une ville de Gênes rouge de sang. Comme si elle était ensorcelée par les images violentes qu'on continuait de diffuser. Toujours les mêmes. Elles lui remirent en mémoire les arrestations arbitraires en Argentine, la peur pour les *desaparecidos*, la barbarie des policiers en civil, les Ford Falcon qui circulaient dans Buenos Aires sans plaque pour rendre impossible toute identification, le garage Olimpo... Pourquoi la même chose était-elle en train d'arriver en Italie? Elle regardait, bouche bée, les passages à tabac de la police. Elle écoutait les chroniqueurs se renvoyer la balle: le projectile avait été dévié par l'extincteur; non, par une pierre; non, par une main invisible. Elle vit le guet-apens, les ravages, le massacre des jeunes gens avec leur petit sac à dos et leur sac de couchage. Et elle eut l'impression

dato che erano rimaste bloccate a lungo da un'altra parte della città. “Non c'è stato verso di smuoverla. Io non ci provo più, vedete voi se ci riuscite...”

Luciana aveva un occhio pesto, Marisa si era slogata una caviglia e perdeva sangue dal naso. Raccontarono alle due vecchie la paura delle cariche improvvisate e immotivate della polizia, le corse per salvarsi, il fiatone, il cuore che scoppiava. Delle due la più spaventata era naturalmente Luciana: “Che impressione, Marietta, i poliziotti con la faccia nascosta dietro quel casco spaziale...”

“Perché avevano le facce nascoste?” chiese la tata che era rimasta molto scossa dal resoconto.

“Probabilmente non volevano essere identificati” spiegò Marisa.

“Ma perché?” insisteva la Marietta.

“Porque buscaban reprimir.” La voce della zia Leonora affondata nella poltrona davanti alla tivù fece voltare di scatto le due nipoti. Aveva parlato in castigliano come non faceva da molto tempo. Per un attimo fissò nel vuoto con raccapriccio, poi tornò alle immagini di un ennesimo servizio televisivo sugli scontri.

“Signora Marisa, ci provi lei, per favore: la convinca a cambiare canale” supplicò la tata, “È tutto il giorno che va avanti così, ma non le fa mica bene continuare a vedere quella roba...”

que le passé revenait: l'angoisse des abus de pouvoir, qu'elle avait cru résolue à jamais, était encore présente...

La vieille Marietta tenta de l'éloigner de la télé, “Vous devriez venir manger un morceau” dit-elle.

Le ronron des bavardages de la tati, qui s'affairait dans la cuisine et préparait le dîner comme si ç'avait été un soir comme tous les autres, rappela à Leonora, dieu sait comment, le bruit que faisait sa fourchette quand, des années auparavant, elle-même préparait la bouillie de pain et de lait pour Ugo; dans une petite assiette blanche bordée de bleu.

“Elle est restée tout le temps collée à la télé” se plaignait Marietta, face à Luciana et Marisa qui étaient rentrées tard, parce qu'elles étaient restées longtemps bloquées dans un autre coin de la ville.” Il n'y a pas eu moyen de la faire bouger. Moi, je n'essaie plus, voyez, vous, si vous y arrivez...”

Luciana avait un oeil au beurre noir, Marisa s'était foulé une cheville et saignait du nez. Elles racontèrent aux deux vieilles la peur qu'elles avaient eue des charges de la police, soudaines et sans raison, les courses pour se sauver, l'essoufflement, et le cœur prêt à éclater. Des deux, la plus épouvantée, était naturellement Luciana: “Quel trouble, Marietta, ces policiers avec leur visage caché derrière ce casque d'astronaute...”



Tentò sul serio, Marisa, ma Leonora si inalberò: “Dejame, nena, dejame.”

A tarda notte, quando ormai le nipoti e la tata erano andate a riposare, Leonora si sedette al piccolo piano verticale del salotto: qualche accordo in sordina, la canzone di Paolo Conte che le ronzava nell’orecchio... All’improvviso la vecchia abbandonò le mani sulle ginocchia e aspettò, chinandosi sulla tastiera in silenzio: sentì la sua anima fondersi con l’oscurità della notte che entrava dalla porta spalancata sul terrazzo. Una figura che lei riconobbe come quella del suo Ugo apparve in fondo alla stanza, in

“Pourquoi se cachaient-ils le visage?” demanda tati toute émue par le récit.

“Sans doute ne voulaient-ils pas être identifiés” expliqua Marisa.

“Mais pourquoi?” insistait Marietta.

“Porque buscaban reprimir.” La voix de tante Leonora enfoncée dans son fauteuil devant la TV fit se tourner brusquement ses deux nièces. Elle avait parlé en castillan comme elle ne le faisait plus depuis longtemps. Pendant un instant elle fixa le vide avec horreur, puis elle retourna aux images d’un énième émission télévisée sur les affrontements.

“Madame Marisa, essayez vous-même, s’il vous plaît : dites-lui de changer de chaîne” supplia tati, “Elle a passé toute la journée comme ça, ça n’est pas bon pour elle de voir ces choses...”

Elle essaya vraiment, Marisa, mais Leonora s’emporta: “Dejame, nena, dejame.”

Tard dans la nuit, au moment où ses nièces et la tati étaient enfin allées se coucher, Leonora se mit au petit piano droit du salon: quelques accords en sourdine, la chanson de Paolo Conte, qui bourdonnait à ses oreilles... Soudain, la vieille abandonna les mains sur les genoux et attendit, en se penchant en silence sur le clavier: elle sentit son âme se fondre avec l’obscurité de la nuit qui entrait par la porte grand ouverte sur la terrasse. Une silhouette qu’elle reconnut

piedi, di fronte a lei. Nella penombra il suo viso sanguinava. Una voce che le ricordava quella di suo figlio, ma era la voce di ogni essere umano atterrito, la chiamò per nome. Lei rispose: “Sono qui..”

La trovarono riversa sul pavimento, il mattino successivo:

Leonora era morta quella notte stessa, con gli occhi sporchi di quelle immagini di corpi giovani come quelli del suo Ugo: feriti, picchiati a sangue, sequestrati. Il suo cuore non era riuscito a reggere.

comme celle de son fils Ugo apparut au fond de la pièce, debout, face à elle. Dans la pénombre, son visage saignait. Une voix qui lui rappelait celle de son fils, mais c'était la voix de tout être humain terrifié, l'appela par son nom. Elle répondit : “Je suis là.”

On la retrouva tombée sur le sol, le matin suivant: Leonora était morte cette même nuit, les yeux salis par ces images de corps jeunes comme celui de son Ugo: blessés, frappés au sang, séquestrés. Son coeur n'avait pas pu tenir.





# Pas attendre

par Alain Freixe

## I

La treizième douleur est sans nom. À la table du partage, elle attend que tout à jamais prenne fin : la saison, le monde, le jeu. Le livre enfin.

Dans le coin le plus sombre, en ratures désolées s'épaississent les miettes. L'enlumineur est absent. Sa place vide, on ne la voit même plus. La mort étreint seule les taches. Vin ou sang, c'est selon. Avec dans les marges toujours moins de blanc.

## II

C'est le jour. Derrière, le mur. Devant, sans retenue, des têtes tombent. Amies. Ennemies. Des lacets de fer tenaillent les bouches. Les lèvres claquent. On entend le cliquetis sec de la salive qui dégoutte sur les billots de la nuit.

Santé et fortification s'éloignent. Leurs mains qui nous tenaient se desserrent. S'écartent. Le fiel menace nos dernières saisons. Et jusqu'à leurs lézardes.



Tissées de mots aux laines effrangées, nos écharpes tiennent à peine, accrocs et trous promettent peu de chaleurs. Fiévreux, nous allons dans un froid d'après neige. Faire face brûle les yeux. Effarouche notre ange. Bleu de peur. Couleur de viande à mouches.

## III

Le ciel passe la porte. Tant de bassesse étonne. Fardé jusqu'au nez. Rouge. En hâte, il se met du bleu. Délavé dans les pleins,

terne dans les écailles. Il coule sur tout son sourire béat.

Ce ciel leur appartient. Les sans-regard font tomber sur nos yeux sa lumière. Bande sur bande. Pansements à l'eau-de-rose. Investissent bouches et oreilles. Nouent et serrent nos étoffes. Étranglent. Juste ce qu'il faut. Ah! La sagesse des bourreaux! Ils distillent leurs silences obscènes. Entre deux bruits pleins. Satisfaits. Bien portants.

#### IV

L'air, ses aiguilles, le vent. Son burin et sa varlope passés aux flammes du monde. Ivre d'épines et passionné de mort. Copeaux et limailles. À durcir entre sang et organes. Ongles qui nous griffent. Pointes qui nous déchirent. Tout en or. Et boues sanglantes de misère broyée.

Demain sera toujours sang sur la tête et larmes à pleines mains. Comme hier, à Gênes. Dans l'écarté de la pluie.

#### V

Non loin, finalement. Mais à côté. Dans le silence des rues barrées. Le vide des façades

baroques. L'angoisse d'un carnaval hors-saison. Cette lourdeur dans l'air. Abîme et mort, partout. Rampants. Flottants. Suspendus. Entre pans de murs délabrés et palmiers vernis à la touffeur de l'air.

La ville avait la mort en elle. Et jusque dans les yeux, englués dans l'immédiat de ce qui devait venir. De l'autre côté des globes. Des volets aux mailles d'acier. De la raideur sombre des barrières d'hommes. Ne pouvait manquer de venir. Toujours viendra. Yeux médusés. Puits où toute réalité s'était perdue.

#### VI

Lourds seulement de fer, de haine et d'amertume, ils s'acharnent sur le peu de lumière qui reste.

Cette suie terne qui défait les murs témoigne de leur démesure. Lèpre aussi noire qu'une peste.

Dehors se meurt toute ardeur. Une barre de peur ferme les volets que malmène le vent. Ses assauts de pluie noire se mesurent aux grincements du bois. On tuera dans les décombres.

Déraillement du temps. Et moins la vérité que ses caillots transparents restés là à trembler au-dessus de la plaie dont les bords se gonflent de nuit.

## VII

Il est des jours où l'on pourrait mourir. Par tétanie du désir. Abandon du fil à la vierge de l'air. La nuit est presque là. On ne peut plus, dedans, pousser les jours. Les dieux ont déserté les pieds des tours. Dans les caves, derrière des bandeaux noirs, mal noués, tournent encore quelques pupilles. Salies mais vivantes.

Surtout, pas attendre. Pas s'arrêter. Et d'un rien, continuer. D'un peu, pousser. Encore. D'une image. D'un mot. De ce pas qu'ils relancent pour ne pas tomber.

Rouler la bourse mal assurée de sa lumière intérieure. Et scarabée têtue ne pas voir plus loin que sa douleur.

Allez, on ne va pas mourir. Pas encore. Les sables sont amis. Et les chaleurs si douces. Les mains qui les caressent salueront la nouvelle saison. Celle de la fête invisible qui quelque part à déjà commencé. Derrière la montagne. Dans les rires. Le vent. Et le soleil. Ce coup entre les bandes des nuages.

■ Alain Freixe

*Valberg, juillet 2002*

*Revu Nice, fin août-début septembre*





# Comment comprendre

par Katy Rémy

Comment comprendre cette ville qui n'est pas une ville songe Aby dans le bus numéro 14, cette ville pourtant voisine, l'une banlieue de l'autre, mais laquelle, sûrement la blanche et rose qui barre tout accès à la mer, et le long du fleuve côtier presque à sec, se doute-t-elle la succession des ponts et des passerelles, les blocs des HLM, les platanes et jusqu'au lycée préparent à la désillusion : bien sûr il n'y aura pas de delta, c'est à dire pas de ces terres riches dont parle la géographie de la France, où il est possible de cultiver du riz, d'élever des taureaux.

Comment comprendre les cheveux noirs d'Aby qui ont encore été tressés minutieusement, la main de la sœur relayant celle de la mère, où furent insérées des perles rouges, alors que tout autour bruissait la cité, hurlaient les couloirs, mais ne chantaient pas les arbres trop éloignés pour préserver les balcons de l'ombre et des parasites, mais ne tambourinaient pas les doigts des hommes sur les vitres.

Comment comprendre qu'elle soit enfin assise entre ces inconnus, seule jeune fille, un matin très tôt bien avant les cars scolaires,

objet de curiosité de la part des ouvriers, des femmes chargées de paquets qui ne la saluent pas puisqu'elle a eu soin de couvrir son visage plus encore qu'une intégriste, nada, rien d'elle ne dépasse, ni ses mains gantées ni ses pieds en chaussettes, ni le bout de son nez, seuls ses yeux qu'elle garde baissés, exploitant les modes culturelles qui ordinairement l'exaspèrent pour conserver son anonymat.

Comment comprendre que cette ville qu'elle quitte soit encore si présente qu'elle n'ose pas regarder en arrière, non pour l'oublier ou la renier, mais pour effectuer librement la rupture entre l'Ariane et Nice, passer une frontière, se demander si de l'autre côté on la comprendra, et bien qu'elle ait suivi le primaire et quelques années de collège, rien n'est moins certain pour elle que la communauté de ce savoir dont on lui a rebattu les oreilles.

Comment comprendre qu'il aura fallu atteindre dix-huit ans, pour enfin monter dans ce bus qui a pour nom liberté.

Comment comprendre qu'elle regarde au fur et à mesure de la progression du bus la

population évoluer de telle façon que les premiers habitants majoritairement maghrébins soient peu à peu remplacés par des européens, beaucoup d'entre eux étant descendus à la hauteur de Barla ou à Saint Roch pour prendre leur correspondance et rejoindre les hôpitaux et cliniques de Cimiez, les entreprises du quartier du Port, les centres commerciaux.

Comment comprendre qu'elle considère si naïvement la ville, comme si jamais elle n'y était allée, or c'était le cas, jamais plus en avant que le théâtre Lino Ventura, elle avait joué dans le lit à sec du Paillon et écouté avidement le récit de ceux qui avaient fait le voyage, un frère recruté quelques jours pour le Carnaval où il avait porté une grosse tête de cochon rose et enrubanné, sa mère qui avait accouché d'Aziz à Sainte-Marie rue de la République, son père qui racontait comment les gens bronzent sur la Promenade des Anglais, les femmes dénudées, tous en vrac, rougis, noircis, et que jamais il ne rencontre aucune de ses filles, la voix si forte, la gorge si nouée qu'il lui avait fallu un litre de thé pour s'en remettre et l'attitude tranquille des gamines assises en tailleur, jouant avec leurs bracelets, et le silence, la main du père qui caresse les cheveux des enfants.

Comment comprendre qu'elle touche au fond de sa poche l'argent économisé pendant un an comme un talisman, comme la main de fatma en argent pendue à son cou, pourvu que dieu l'aide dans on périple, voilà ce qu'elle pense, entièrement en éveil, presque essoufflée, s'entêtant à ne pas vouloir imaginer les heures qui vont suivre, se disant qu'elle ne va nulle part et partout, enfin en ville, abasourdie par la blancheur des maisons, le pas tranquille des citadins, la brillance des vitrines, la souplesse du bus qui vogue parmi le flot des voitures, les oliviers haut perchés, les monuments qui la surprennent, comme des châteaux forts entourés de murailles rouge sang, puis les jardins et les jets d'eau alors que depuis presque une heure, sous les vieux bâtiments de ce qu'elle ne nomme pas Palais des Expositions, le Paillon fut subtilisé à ses regards, et que s'effaçait la dernière attache connue, le fil auquel son regard était resté attelé, et elle aurait bien été en peine de dire où s'en allait maintenant le courant même infime du fleuve de son enfance, que la ville avait cru bon d'enfourir comme une chose laide et insalubre, comme si Florence mettait l'Arno sous terre, mais Aby n'avait pas même le recours de cette science des villes et de leurs rivages fluviaux, elle ne pouvait que subir les caprices du progrès.

Comment comprendre qu'elle est une rescapée, une échappée belle, que bientôt quand elle descendra du bus sur cette grande place agrémentée de geysers artificiels, de pelouses factices, de fleurs pour ville fleurie où galope une population trop active pour être honnête comme dit son oncle Ben et toute la famille rigole où seul travaille encore quelques jours par semaine le jeune frère de son père qui n'est pas marié mais décharge au MIN là-bas, tout à l'ouest et rentre quand on se lève pour aller à l'école, enfin ceux qui résistent encore à l'attrait de la buissonnière.

Comment comprendre que tout soit d'un rouge déposé, et elle ne sait pas que cette place est sous cette forme protégée par le traité de session de Nice à la France, que tout le monde circule dans le même sens, que les façades des magasins soient librement ouvertes, qu'on s'y introduise sans contrôle, que les mendiants ne soient pas des braqueurs ni des racketteurs, qui remercient les passants et leur souhaitent une bonne journée.

Comment comprendre que sur les murs de cette ville si policée aient été collés soigneusement une à une des affichettes racistes, superposées aux tags indéchiffrables, et que les seuls musulmans qu'elle croise soient des familles de touristes milliardaires,

belles femmes aux yeux cernés de khôl et aux doigts scintillants d'ors et de pierreries, mais voilées des pieds à la tête, et portant au bras un sac acheté dans l'une des boutiques de la rue Paradis la bien-nommée, entourée de ses enfants briqués et chouchoutés, qui feront leurs études en Europe ou aux Etats-Unis.

Comment comprendre qu'en tournant à gauche par l'avenue de Suède on débouche sur ce qu'ils appellent La Promenade des Anglais, cette fameuse plage tant décriée chez elle, où rollers et joggers slaloment entre les promeneurs, et se penchant elle les voit bien, ces filles qui bronzent sur les galets, se dandinent, se tordent les pieds, rient, jouent au volley, draguent, enfilent un bout de tissu pour échapper à la vindicte et vont manger une glace rue piétonne.

Comment comprendre qu'on ait faim à midi, puis plus tard et encore dans la nuit, qu'on ne sache rien de ce qui se trame après minuit, ou qu'on le suppose sans savoir comment y remédier, car on n'a pas d'argent pour aller à l'hôtel, et on marche d'un air délibéré, le plus calmement possible, sans ralentir, pour donner le change, comme si on avait un but, on est attendu, on va faire des ménages dans un grand-magasin ou chez un notaire, voilà ce qu'il faut répondre si on est accostée, on n'a pas besoin d'être

accompagnée, tout va bien.

Comment comprendre que la fatigue s'impose et qu'il faut finalement abandonner, décider si ce sera dans cette porte-cochère de la vieille ville ou résolument sur la plage, mais on n'a jamais dormi dehors, on ne sait même pas ce que ça fait la première fois qu'on se laisse glisser le long du mur, que les passants ne sont plus des égaux mais des jambes dont on reluque le look, c'est fait, on est assis, et si le corps est soulagé, le cœur bat plus vite, l'esprit s'embrouille, déjà c'est sûr on ne fait pas la manche, mais on s'interroge sur l'état des choses, sur la saleté où se pose la main, avant de s'effondrer la tête penchée sur l'épaule, à peine une pression du dos contre le mur, les jambes ramenées sous soi, toucher le moins possible de ce trottoir, de ce mur, ne pas être aperçue, oublier qu'on est affamée, essayer de se souvenir des premiers mendiants qu'on a pu voir à la télé, car dans le cadre exemplaire de l'Ariane, où la pauvreté n'est plus scandaleuse mais fonctionne comme un standard, on ne se retrouve pas à la rue, on est toujours hébergé, solidarité ou mafia viennent à la rescousse.

Comment comprendre cela, pour Aby qui maintenant vaguement divague, sent son corps flotter, entend les musiques des voitures passant à toute blinde, a ramassé un carton

et s'y est finalement pelotonnée, et on ne voit rien d'elle quand on passe que la marque d'un shampoing bienfaisant, à travers la lumière ne filtre pas, elle est dans la nuit de son cœur au cœur de la ville en pleine nuit et balbutie une sourate dont elle se souvient par miracle.

Comment comprendre qu'ils l'ont débusquée à cinq heures juste avant que les éboueurs ne la bousculent, trois mecs dévorés d'ennui, l'un d'eux on le prouvera par la suite a même déjà passé deux heures avec une pute biélorusse avant de retrouver les autres dans un bar, incapables de revenir chez eux, on ne sait pas comment ils se sont mis à discuter à propos des arabes, mille ragots, des radotages comme on en capte si on va un peu trop souvent au café, les mêmes bien sûr qu'on se transmet à propos de l'autre.

Comment comprendre qu'ils soient justement passés sous les arcades, qu'ils aient pissé sur ce carton pour entendre le bruit que ça fait et voir les auréoles humides, puis l'effondrement de l'objet, mais regardent étonnés qu'on en émerge et que ce qui se redresse est une jeune fille maghrébine, ce qui change complètement la donne on s'en doute et produit le désir instantané d'en profiter.

Comment comprendre qu'ils la tenaient

alternativement à la tête, aux épaules et aux jambes et qu'ils agissaient là en pleine ville impunément comme s'il n'y avait aucun risque à braver la loi, car elle sait quand même cela, l'interdit légal du viol, mais ils n'en ont cure, ils se jettent sur elle, ils la griffent, ils mordent ses seins, ils mordent son cou et ses épaules, ils mordent ses lèvres, ils enfoncent leur membre et le retirent, elle ne sait plus qui est celui qui la tient et celui qui la baise et celui qui s'est assis sur elle comme pour chier et qui chie.

Comment comprendre que le soleil effleure les toits de la vieille ville, fait étinceler les tuiles vernies de la cathédrale, ouvre une perspective vers la mer qui pourtant semble encore violette, que la première passante soit une femme qui va travailler dans une boulangerie, qu'elle ait choisi de prendre ce chemin pour jeter un coup d'œil sur la vitrine de la maison de la presse, se faire plaisir en découvrant la couverture d'un livre de photos qu'elle n'achètera pas mais qui illuminera sa journée, car il s'agit d'un beau jardin anglais fleuri en été, et qu'elle se souvient d'en avoir rêvé la nuit dernière.

Comment comprendre que la voix à peine audible maintenant de la jeune fille détourne son attention, qu'elle demeure quelques instants stupéfaite devant ce corps recroquevillé

parmi les fragments de carton, rhabillé bizarrement, plutôt enveloppé de chiffons, et qui ne pleure pas, qui n'appelle pas, mais dont la respiration est une plainte continuelle.

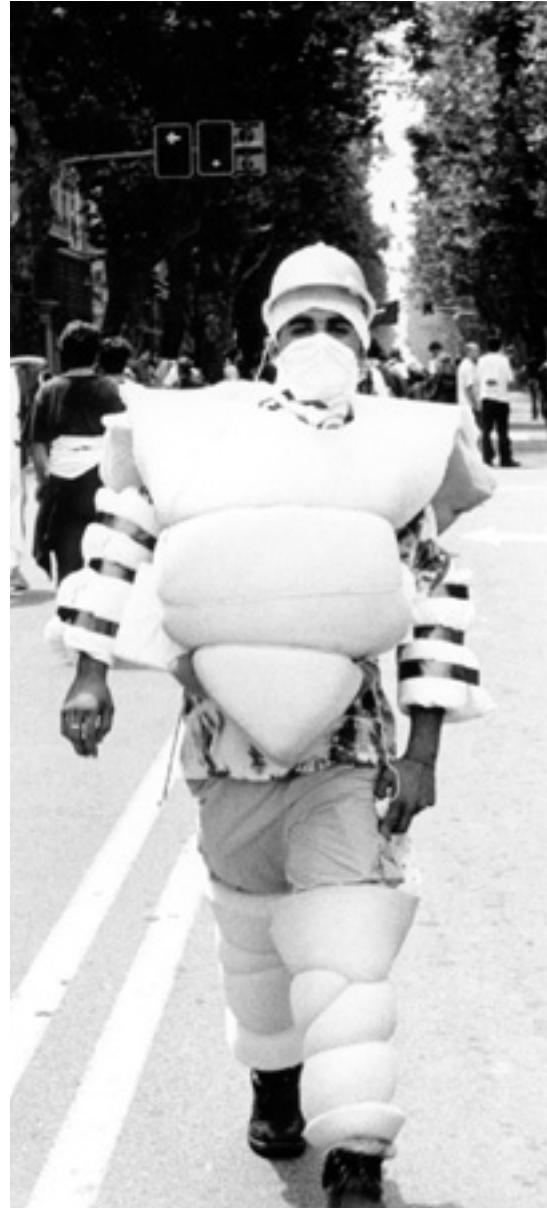
Comment comprendre que ce visage soit maculé de la sorte, et blessé, que la douleur soit telle qu'il ne soit même pas question de la toucher ou bien seulement comme elle le fait du bout des doigts sur le front, lui parlant pour la calmer, n'entendant pas qu'on lui dit "pas la police", mais d'elle-même appelant le samu sur son portable, et quand ils arrivent avec leur matériel, qu'ils l'emportent, ayant le réflexe de donner à la petite son nom et son adresse si jamais c'était utile.

Comment comprendre que dans cette ville blanche et rouge, si propre si policée, après les soins accomplis comme il se doit, ce sont maintenant les flics qui l'accusent d'avoir contre la loi dormi dans la rue, délit de vagabondage, voire de racolage, et que tout cela ne serait pas arrivé si elle n'avait pas quitté l'Ariane, qu'est-ce qu'elle venait faire ici alors qu'elle n'y avait aucun travail, "clandestine", voilà le mot jeté, elle est venue clandestinement à Nice, dans la cité bourgeoise où elle n'a pas de raison de résider puisqu'elle ne peut fournir le nom d'aucun parent ni ami habitant intra muros.

Comment comprendre que la plainte non enregistrée, Aby se retrouve dans le bus 16 vers l'Est, renvoyée aux frais de la justice qui a payé son trajet vers son quartier d'origine et lui conseille fermement de ne pas revenir.

Comment comprendre qu'au lieu de revenir à son domicile elle ose entrer dans l'un de ces locaux couverts d'affiches où elle sait qu'on se rassemble pour discuter des choses de la cité, couverte d'hématomes comme elle l'est, souillée comme elle l'est corps et âme, nauséuse, douloureuse, se croyant incapable surtout de raconter son histoire, et trouvant ici une effervescence nouvelle, des gens qui hier ne regardaient rien, ne parlaient de rien, ricanaient pour un rien soudain farouches guerriers, bardés, armés, joyeux, ne lui demandant rien, lui passant un pinceau sans la regarder, la conduisant à une banderole immense déployée le long de l'oued (oui, un oued) où d'autres sont déjà à la tâche, avec pour mission à elle, Aby, d'écrire comme les autres dans cent pays en même temps les mots d'une révolte légitime.

■ Katy Rémy





*Retour* ▲